

*Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute à Rousseau*

Victor Hugo, *Les Misérables*.

Ce vendredi 13 novembre, je participais, dans la proche banlieue de Paris, à une soirée placée sous le signe du Prix de poésie Apollinaire, décerné cette année à la poète belge Liliane Wouters. La roumaine Linda Maria Baros, le luxembourgeois Jean Portante et moi-même avons participé à cette lecture. Quelques jours auparavant, j'avais achevé la lecture du livre *Le Temps des assassins*, de Philippe Soupault, récit des six mois de prison que fit le poète à Tunis en 1942, après son arrestation par la police du régime de Pétain. Et en revenant à la maison ce soir-là, peu après neuf heures du soir, croisant dans le métro des groupes de jeunes gens et jeunes filles en goguette, je me suis souvenu que c'est Apollinaire qui publia le premier poème de Philippe Soupault, écrit dans un hôpital militaire, en 1917.

Et puis j'ai songé à ce vers d'un poème d'Apollinaire, qui lui fut longtemps reproché, écrit pendant qu'il était sur le front, en 1915 : *Ah Dieu ! Que la guerre est jolie*. Depuis une semaine, on nous répète que nous sommes à présent en guerre. Nous n'avions pas écouté la radio ce vendredi soir, c'est seulement le samedi matin, avant de quitter Paris pour trois semaines, que nous parvint la nouvelle de ces sanglantes attaques : près du stade de France à Saint-Denis où se déroulait un match de football entre l'Allemagne et la France, dans une salle de concert et aux terrasses de plusieurs cafés et restaurants des dixième et onzième arrondissements de Paris, dans ce même quartier où, en janvier, furent assassinés les dessinateurs et journalistes de l'hebdomadaire satirique *Charlie hebdo*.

Durant ces derniers jours, nous avons passé des heures et des heures à prendre connaissance du déroulement des événements, du témoignage des survivants, des hommages rendus aux victimes par leurs proches et par des milliers de passants anonymes. Et nous avons suivi à la télévision ou à la radio les prises de position des responsables politiques, mais surtout les commentaires souvent éclairants de chercheurs, spécialistes de l'Islam ou des pays du Moyen-Orient, sociologues, psychanalystes. Dans la presse française,

notamment *Le Monde*, *Libération* et *L'Humanité*, de nombreux écrivains français et étrangers se sont exprimés.

Mais, comme hélas il fallait s'y attendre, ces crimes ignobles alimentent ici les réactions de racisme et d'exclusion. Cependant la France, ce n'est pas le Front National, pas plus que Pegida n'est l'Allemagne. Car nous avons été aussi réconfortés par les témoignages d'innombrables actes de solidarité, simples et dignes. Liberté, égalité, fraternité, la devise de la République française, a repris en ces jours une vigueur nouvelle. Les Parisiens, notamment les plus jeunes, relèvent crânement le défi. Et la vieille devise de la capitale, *fluctuat nec mergitur*, reprend elle aussi un sens actuel. Il paraît que les librairies parisiennes vendent chaque jour des centaines d'exemplaires du livre d'Hemingway, *Paris est une fête* ! Les responsables de l'Islam en France ont condamné sans ambiguïté ces massacres. Mais plusieurs intellectuels musulmans, y compris des dignitaires religieux, même s'ils demeurent encore minoritaires, demandent à leurs coreligionnaires d'aller plus loin et d'accepter enfin clairement le principe de la laïcité. C'est le sens du texte récemment publié par l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun, qui écrit : « Plus que jamais, les pays musulmans, ceux qui croient à l'islam de paix, ceux qui croient à la fraternité monothéiste, doivent se mobiliser, car on a volé et violé leur religion au nom de laquelle on massacre des innocentes. »*

Ce combat émancipateur est mené bien sûr par un certain nombre d'écrivains et d'intellectuels d'Algérie, ce pays qui a subi pendant la dernière décennie du vingtième siècle la terreur des islamistes. Quelques mois avant les attentats de Paris et de Saint-Denis, l'écrivain Boualem Sansal avait d'ailleurs publié chez un grand éditeur parisien son roman *2084*, qui s'inscrit dans la filiation d'Orwell et brocarde les dérives et l'hypocrisie du radicalisme religieux. Je me suis alors souvenu que lorsque la classe littérature de l'Académie saxonne a organisé en novembre 2007 une session à Strasbourg, j'avais demandé aux services culturels de la capitale alsacienne – qui étaient en principe nos partenaires pour cette manifestation – d'inviter à cette rencontre, outre Sylvie Germain et Jacques Jouet, Boualem Sansal. Je me suis heurté à leur refus ! Cela ne leur a certes pas porté chance, car ils ont été battus aux élections municipales quelques mois après. Nous avons été ces jours-ci profondément touchés par les nombreux messages envoyés par nos amis étrangers, venant bien sûr d'abord d'Allemagne, mais d'autres pays aussi, dont l'Iran.

* Dans l'hebdomadaire *Le un* du 18 novembre.

Lorsqu'on s'interroge pour savoir comment a pu se développer cette rage meurtrière qui se réclame de l'Islam, comment ne pas songer au refus que le gouvernement israélien oppose aux justes revendications du peuple palestinien, à de funestes expéditions guerrières, tout d'abord évidemment celle menée à partir de 2003 par Bush et Blair en Irak – en dépit de l'opposition de l'Allemagne et de la France, et, plus récemment, l'intervention en Libye décidée par Sarkozy et Cameron en Libye. Les bombardements en Syrie sont-ils vraiment la méthode la plus appropriée ? Et peut-on vraiment envisager une alliance objective avec le tyran sanguinaire Assad d'un côté et, de l'autre, avec le royaume saoudien, où le poète palestinien Ashraf Fayad vient d'être condamné à la décapitation pour « apostasie »... ? Et n'oublions pas, en ce qui concerne la France, que la relégation sociale dont sont victimes beaucoup de jeunes issus de l'immigration crée un terreau favorable à l'endoctrinement conduisant à cette folie meurtrière. Notre passé colonial joue certainement également un rôle. Triste ironie de l'histoire, d'ailleurs : ces massacres ont été perpétrés dans le quartier du boulevard Voltaire, non loin de la station de métro Charonne. Or c'est précisément là qu'en février 1962 neuf femmes et hommes, qui manifestaient pacifiquement avec des milliers d'autres pour que cesse la guerre d'Algérie et pour s'opposer au terrorisme de l'OAS, ont trouvé la mort sous les coups de la police. Peut-on parler de guerre ? Un combat, certes, qui sera long et difficile. Mais dont nous ne sortirons vainqueurs qu'en résistant à l'obsession sécuritaire et en défendant sans concession les droits humains, l'égalité entre les femmes et les hommes, la liberté de critiquer toute croyance ou religion, et surtout l'accès du plus grand nombre à la culture, qui est la meilleure arme contre la barbarie.

Alain Lance*

* Alain Lance est poète et traducteur.